

DU 7 AU 13 OCTOBRE 2013

PRIX BAYEUX-CALVADOS

DES CORRESPONDANTS DE GUERRE 2013

20^{ème}
EDITION

CATEGORIE PRESSE ECRITE

Reportage:

"La mort vient du ciel"

Version traduite

SYRIE

Wolfgang Bauer – Die Zeit

AOÛT 2012

La mort vient du ciel

Les mains tremblent trop pour nouer les lacets, ces stupides lacets qui se baladent en marchant. Je dévale l'escalier dans l'obscurité. Une nouvelle bombe vient de tomber sur un immeuble du quartier, c'est la troisième en cinq minutes. Surtout ne pas se prendre les pieds dans les lacets – c'est ce que je me dis, histoire de penser à quelque chose. Le sol tremble sous la violence de l'explosion. J'atteins le rez-de-chaussée et je me colle au mur. C'est ici que le béton est censé être le plus résistant. Les cris d'enfants qui à l'instant encore montaient de la rue se sont tus. Un rat traverse la cage d'escalier. Le silence. Des mouches se posent sur ma peau. Elles sont si nombreuses maintenant. Les ordures les attirent. Des ordures qui recouvrent les places et les bas-côtés. « Notre ville d'Alep est devenue la ville des mouches » disent de nombreux habitants. A travers l'étroit puits de lumière, on entend retentir les réacteurs d'un avion de combat. Tout là-haut, il tournoie tel un rapace au-dessus d'un terrier de lapins. Les habitants de la rue, cette rue qui est à la fois leur refuge et leur piège, ont fui dans leurs maisons. Mohammed, le chauffeur de taxi dont les enfants se chamaillaient tout juste sur le balcon, son cousin Ahmed, le tailleur du sous-sol et le coiffeur du coin, tous fixent la plaque de béton au-dessus de leurs têtes quand ils ne ferment pas les yeux. Ils tendent tous l'oreille, à l'affût du même bruit. Le vrombissement régulier de l'appareil.

A Alep, la mort tombe arbitrairement, comme une sentence divine. Impossible de s'en protéger. Elle s'abat sur les gens sans discernement, sans qu'on s'y attende, quel que soit l'endroit, sans répondre à la moindre logique. Ces derniers mois, la guerre civile qui ravage la Syrie est devenue de plus en plus impitoyable. Avec tous les moyens, le régime de Bachar el-Assad lutte pour sa survie. Dans de nombreuses parties du pays, les insurgés de l'Armée syrienne libre (ASL) ont réussi à mettre en déroute les troupes gouvernementales. Avec leurs bazookas et leurs mitrailleuses, ils ont conquis le nord de la Syrie. Ils détiennent la plupart des postes frontières donnant sur la Turquie ou l'Irak. Longtemps, ils ont espéré que les habitants de la deuxième plus grande ville du pays se soulèveraient. En vain.

Avec ses nombreuses industries, son artisanat et ses deux millions et demi d'habitants, Alep est le cœur économique de la Syrie. Une ville de l'importance de Milan, Madrid ou Marseille. Comme les habitants d'Alep n'ont pas voulu devenir des révolutionnaires, les commandants de l'ASL ont décidé de les y contraindre. En juillet, ils ont pris une grande partie de la ville. Depuis quatre semaines, les combats grignotent les rues. Bachar el-Assad déploie à présent une de ses armes les plus terribles qu'il avait jusque-là réservée : l'aviation. Ces jours-ci, Alep subit l'une des plus violentes attaques aériennes qu'ait connu une ville depuis la guerre du Vietnam. Lorsque le ciel est à nouveau calme et que la trainée blanche du bombardier se dissipe dans le vent, la rue s'emplit à nouveau de bruits. Les enfants sortent des entrées des maisons, d'abord seuls, puis de plus en plus nombreux. Ils sont un petit groupe à courir jusqu'à leur école, pour voir si elle a été touchée. Des femmes tenant des petits enfants par la main se rendent au marché aux légumes le plus proche. Mohammed le chauffeur de taxi descend lui aussi dans la rue. Il rit : « le pilote doit faire le plein ! » Il habite depuis dix ans dans le quartier et il connaît tout le monde. Il nous a invités à nous installer dans l'appartement d'un ami. « Nous n'avons pas d'électricité », dit-il comme pour s'excuser. Il grimpe sur une échelle pour vérifier avec un stilet lumineux quels sont les fils non endommagés.

Les bombes larguées par le chasseur ont interrompu les hommes de la rue alors qu'ils essayaient de réparer les lignes électriques. Il y a trois jours, des tirs d'hélicoptère les avaient renversés. Depuis, la rue est privée d'électricité. Les habitants vivent dans l'obscurité, la chaleur estivale s'accumule dans les étroits logements. Ils dorment dans leur sueur. La température atteint les 40 degrés. Pour ne pas se sentir totalement impuissants, les hommes essaient de rafistoler les câbles. Ils travaillent, pour éviter de penser continuellement aux morts qu'ils ramassent dans les rues.

Jusqu'à là, la guerre, ils en avaient juste entendu parler. Elle semblait bien éloignée, à Homs, à Damas, dans les faubourgs. Mais voilà qu'elle a finalement débarqué chez eux. Une grenade est d'abord tombée sur le seul arbre de la rue, elle l'a foudroyé en deux. Une autre a touché un stand de légumes à l'intersection, faisant deux morts. Les habitants croyaient encore que c'était une erreur. Mais ensuite, un avion a pris pour cible la queue devant une boulangerie. Le pilote a largué sa bombe au milieu de la foule. Chaque matin, des centaines de personnes attendent ici pour acheter leur pain. C'est la seule boulangerie qui leur reste dans le quartier. « J'ai passé des heures à tamiser de la farine », explique Mohammed. « Nous en avons besoin, mais elle est encore pleine d'éclats. » Il se trouve que le camion livrant la farine était stationné devant la boulangerie et qu'il a concentré une grande partie de l'explosion. Et pourtant, cinq personnes ont trouvé la mort. Mohammed, un homme aux larges épaules, tend ses bras pour montrer comment il a dû porter les enfants.

« Le premier enfant a été touché aux jambes », raconte Mohammed. Ses plaies avaient la taille de pièces de monnaie, il en coulait un sang noir ». Les intestins du deuxième enfant sortaient de son ventre. Le troisième a été blessé aux mains, il a survécu. « Je n'ai pas pu me rendre à l'enterrement, je n'en n'avais pas la force. » Il se tient devant le store baissé d'un commerce. Ahmed, le propriétaire, un tailleur de 55 ans et son fils de 25 ans ont eux aussi trouvé la mort devant la boulangerie.

Pendant des années, ils tenaient leur magasin sous l'appartement de Mohammed. Fin août, dix boulangeries ont été prises pour cible par l'aviation de Bachar el-Assad. L'attaque la plus meurtrière a fait 60 morts. Les files d'attente se transforment en zone de mort. Les avions de combat attaquent méthodiquement les boulangeries de la périphérie. Au nord, la ville de Marea que nous avons passée pour rejoindre Alep a eu de la chance. La première bombe aérienne n'a pas explosé. Avec un poids de 500 kilos, elle arrivait à la poitrine d'un adulte. Ceux qui faisaient la queue ont pu prendre la fuite. Mais quelques minutes après, une autre bombe est tombée. Et celle-ci a explosé.

« Assad, ou la Syrie s'embrasera ! » inscrivent les soldats du régime sur les façades des maisons dans les zones de combat.

La rue où nous habitons est située dans la partie ouest du centre-ville. Le front est à peine éloigné d'un kilomètre. Dans ce reportage, nous ne dirons pas le nom de cette rue. Les pilotes pourraient la prendre pour cible. Elle a une longueur d'environ 400 mètres et une largeur de 15 mètres. La rue commence par la mosquée et le marché aux légumes, elle se termine par l'école primaire et la boulangerie. De part et d'autre, des immeubles gris de huit étages qui s'élèvent comme les parois rocheuses d'une gorge. Sur les façades, les câbles des lignes électriques prolifèrent comme des lianes et recouvrent les murs. Les plus pauvres d'Alep vivent ici, la plupart sont sunnites, ce sont des ouvriers venus des villages avec leurs familles, attirés par le boom économique de la ville. Il y a aussi de nombreux artisans, surtout des tailleurs. Les logements sont petits et étroits avec pour seul luxe des balcons, couverts de

bâches en plastique de toutes les couleurs. Vu de la rue, le ciel a l'air d'une entaille, pareille à un œil reptilien.

Mohammed a vérifié les câbles électriques de cinq immeubles. Il se raidit soudain quand un bourdonnement se fait entendre. On dirait le bruit d'un avion de modélisme. « Inoffensif », dit-il. « Un drone de surveillance ». Invisible, il plane au-dessus de nous, balayant le champ de bataille à la recherche de nouvelles cibles. Il semblerait que l'Iran fournisse ces appareils. Récemment, les rebelles de l'ASL se sont emparés d'un atelier servant à la réparation de ces espions. Mohammed chasse les enfants qui se sont rassemblés. Il a peur qu'un attroupement n'attire l'attention de cet œil électronique. Souvent, le passage d'un drone est suivi de nouveaux tirs. Le coiffeur rejoint Mohammed. « Tu vois quelque chose ? ». Ils scrutent encore un moment le ciel, regardent autour d'eux, puis le coiffeur demande : « qu'est-ce qu'il en est du courant ? » Il aimerait enfin pouvoir se remettre au travail et sans électricité, il ne peut pas ouvrir son salon.

Un petit groupe de combattants de l'ALS a investi l'école primaire du bout de la rue. C'est l'une des 60 « Brigades » venues des alentours d'Alep. Un menuisier est à la tête du groupe. C'est un gaillard massif qui porte un bandeau noir. Il s'est installé dans le bureau du directeur de l'école. « Nous sommes 25 mais nos armes suffisent juste pour la moitié d'entre nous. » Il est résolument enjoué, il arbore la certitude de celui qui vaincra, que ce soit sur Terre ou dans la mort. Ils combattent avec des kalachnikovs, des bazookas, des fusils mitrailleurs et des carabines servant à tirer le lièvre. Leur arsenal est posé sur les fauteuils du bureau. Le menuisier s'est vu affecter une section du front sud d'Alep par le conseil militaire des rebelles. L'école est son poste de repli. Des matelas sont posés dans les salles de classe, il y a des téléviseurs et les rebelles peuvent regarder des DVD quand ils se reposent. A l'entrée, ils ont installé une table avec un livre en guise de réception. Les habitants peuvent inscrire les quantités de farine ou de lait dont ils ont besoin. Le petit groupe de l'ASL essaie de faire la police et d'approvisionner la boulangerie située de l'autre côté de la rue en gasoil. Malgré tout, les combattants sont plus un danger qu'une aide. Rares sont les jours où l'école n'est pas visée par les bombardements.

Pour de nombreux habitants, l'ALS n'est pas une armée de libération mais une force d'occupation. « Nous gardons nos distances, nous ne les intéressons pas » explique un instituteur qui enseignait ici. « Avant leur entrée dans Alep, tout allait mieux. On avait du travail. On vivait bien. Et maintenant ? Regardez un peu autour de vous ! » Souvent, on se dispute dans cette petite rue. Les hommes rassemblés en petits groupes discutent. « Tu l'as donc vu de tes propres yeux », s'en prend Mohammed, le chauffeur de taxi, à l'instituteur. « Ton Assad a tiré sur les gens devant la boulangerie ! Ce n'était pas une cible militaire, ça ! » Difficile de savoir si le régime est encore largement soutenu à Alep. Les gens ont trop peur. D'Assad ou de l'ALS. La mitrailleuse d'un hélicoptère tonne au dessus du quartier. L'instituteur prend rapidement congé et se dépêche de rentrer chez lui. Mohammed file dans l'entrée de l'immeuble, espérant être à l'abri des éclats.

Le nez plongé en avant, trois hélicoptères ratissent le défilé des rues. Ils chassent les gens qui tentent de s'abriter contre les murs ou les avancées des immeubles. Parfois, ils attaquent les positions rebelles. Mais le plus souvent, ils maintiennent juste la ville dans un état de peur permanente. Les automobilistes surpris dans leur trajet par les hélicoptères risquent leur vie au volant, bifurquent vers des rues de traverse et quittent leurs véhicules. Les principaux axes de communication sont entourés d'épaves qui ont flambé. Aujourd'hui, le feu qui tombe du ciel ne s'interrompt guère. Pendant les rares moments de répit, Mohammed essaie de

réparer les câbles. Sans succès. Pareils au déferlement des vagues, les tirs des hélicoptères grossissent et désemplassent, se rapprochent puis s'éloignent. Les tirs retentissent toute la soirée. Les familles dînent à présent avec leurs enfants. Quelques garçons jouent au foot dans la rue. Quand les hélicoptères s'approchent, ils se plaquent contre les murs. Ils s'y sont habitués, ces derniers jours. Peu après minuit, le calme est de retour en ville. Les hommes s'extraient de la chaleur des maisons. Assis sur les trottoirs, ils boivent du thé et discutent jusqu'à l'aube. « Demain, il va falloir rétablir l'électricité » explique Mohammed.

La ville, si familière encore pour ses habitants il y a quelques jours, avec ses rues sinueuses où ils se retrouvaient presque les yeux fermés, est maintenant devenue un terrain morcelé. Le moindre trajet d'un quartier à l'autre représente un risque. La situation peut changer d'une heure à l'autre. Les tireurs d'élite du régime sont à l'affût en divers endroits. Les miliciens chabiha peuvent surgir à tout moment, à bord de véhicules civils, vêtus de T-shirts et de jeans, pour échanger des tirs avec les rebelles. Chaque jour ou presque, des passants trouvent la mort fauchés par les échanges de tirs. L'horizon des habitants ne cesse de se rétrécir. La société vit terrée. Les civils s'éloignent rarement de plus de quelques centaines de mètres de leurs appartements.

« La nuit ne ressemble plus à la nuit et le jour ne ressemble plus au jour » explique Rahman Abdul, 50 ans, depuis le quatrième étage de son immeuble. « Partout, c'est la confusion. » Les gens veillent la nuit, quand les avions bombardent, et dorment le jour. Rahman et sa famille font partie des rares habitants qui vivent encore dans les étages élevés. Les rideaux des fenêtres ouvertes flottent au vent. Ses deux garçons de 11 et 5 ans jouent sur le balcon. Avant la guerre, il avait un atelier de fabrication de plinthes qui marchait bien. Il exportait jusqu'en Italie et en Arabie Saoudite. Avec sa femme, il a déplacé le lit superposé des enfants de la chambre donnant sur le balcon au couloir – par mesure de sécurité. « Où voulez-vous qu'on aille ? » demande-t-il. Certains voisins ont fui, de l'autre côté du front, dans la partie de la ville contrôlée par le gouvernement, là où il n'y a pas de bombardements. Mais d'après Rahman, les combattants atteindront bientôt ces quartiers. Des dizaines de milliers de familles d'Alep sont en fuite, à la recherche du refuge le plus sûr. Telles des épaves du conflit, elles sont ballotées d'un quartier à l'autre, passent chez des connaissances ou des parents, souvent pour finir dans les appartements qu'elles avaient initialement fuis.

Ce matin, la famille de l'étage inférieur est partie. Sur les sept étages que compte l'immeuble, il ne reste plus que Rahman et les siens. Il est assis sur le canapé, la tête penchée de travers en direction du ciel et tire sur sa cigarette comme s'il voulait en extirper toute la nicotine en une fois. Il déplore la hausse des cambriolages. « Ils savent où se trouvent les appartements délaissés. » Quand les troupes d'Assad commencent les tirs d'artillerie, les bandes de pilleurs s'activent en ville. Ils sont armés, enfoncent les portes et emportent tout ce qu'ils trouvent.

Un voisin qui s'est essoufflé à gravir l'escalier toque à la porte. Il se laisse tomber sur le canapé, c'est un gardien qui surveille la rue la nuit pour le compte du propriétaire du magasin. « Je suis à bout, je suis à bout », répète-il à Rahman. Il passe ses mains sur son visage et les appuie sur ses joues. Il y a deux semaines, une bombe aérienne a complètement rasé sa maison. Deux hommes et deux femmes sont morts. Il a fallu retirer les cadavres des décombres. Il montre une photo des ruines sur son portable. Il montre ensuite une photo de sa fille aînée. Elle a été enlevée il y a un mois. En ville, beaucoup de gens disparaissent sans laisser de traces, surtout des jeunes filles. Âgée de 17 ans, sa fille vivait avec son ex-épouse dans le quartier

du nouvel Alep, l'un des plus prospères de la ville, à ce jour toujours contrôlé par le régime. Alors qu'elle était sortie faire des achats, deux hommes l'ont embarquée à bord d'un véhicule. « Ils m'ont appelé et ont d'abord exigé un million, puis 500 000 livres. » Depuis, il appelle sans cesse le numéro des ravisseurs, mais personne ne décroche. C'est là que sur le balcon, les fils de Rhaman lèvent les bras, ils murmurent quelque chose et désignent le ciel.

Au-dessus des toits de la ville, ils ont vu un avion de combat. Le pilote vire amplement à droite, vole ensuite en piqué et fonce sur nous, comme s'il voulait traverser le salon. Je cours hors de la pièce, j'ai peur qu'il ne tire sur les façades des immeubles. Rahman et le gardien s'arrachent de leur canapé, tout le monde se réfugie dans le couloir, les enfants nous rejoignent, le chasseur est déjà loin. Mes genoux tremblent, je lutte pour garder contenance. Les enfants sont comme paralysés par le choc. « Ce n'est rien, ce n'est rien », tente de les rassurer leur père. Le tonnerre d'une explosion toute proche, le fracas de la pierre, du bois, du métal. « Du côté de l'hôpital », dit brièvement Rahman. Ils ne manquent jamais de tirer sur l'hôpital. Une fumée sombre passe devant la fenêtre. Des combattants de l'ALS se hâtent de gagner le toit pour tirer sur l'avion avec leurs mitrailleuses. Une tentative désespérée. Ils ne font qu'augmenter le danger, le pilote pourrait décider de revenir. Je me dépêche de quitter les étages supérieurs et je descends les escaliers. « J'aimerais porter en moi une puissante bombe. Elle exploserait et tout serait fini », me dit le gardien.

Le lendemain matin, Rahman et son fils aîné font la queue devant la boulangerie. Dans la rue, les habitants continuent leur lutte pour rétablir le courant. Mohammed est maintenant sûr que ce n'est pas seulement une question de câbles. Les voisins ont formé une petite délégation. Ils l'envoient à l'usine d'électricité, encore contrôlée par les troupes d'Assad. Ils franchissent la ligne des combats, implorent les soldats aux postes de contrôle. On les laisse passer, mais l'après-midi, ils reviennent indignés. « Nous vous avons coupé l'électricité », c'est ce que leur auraient dit les ingénieurs. S'ils se débarrassent des rebelles, ils leur rétabliront le courant. Les habitants leur auraient rétorqué qu'ils n'ont pourtant pas d'armes, eux. Les hommes sont maintenant en train de mettre au point un autre plan. Ils prévoient de dériver le courant d'un quartier voisin où l'approvisionnement est encore assuré en trafiquant les boîtiers de distribution.

« Je ne pourrai jamais retourner à l'école », se désole un garçon de 14 ans, anxieux, qui ne cesse de monter sur son VTT pour ensuite en descendre. Toujours seul, comme hébété, voûté sur son guidon, il se tient à distance des autres adolescents. De la poche de son pantalon, il retire les éclats d'explosifs qu'il vient de ramasser dans la cour de l'école. « Encore un jour », dit-il proche des larmes, « et il ne restera rien de l'école. »

La société de la petite rue s'est divisée en deux mondes. Deux mondes qui ne se croisent guère. Les uns vivent à la lumière du jour, leurs voix emplissent l'air. Les autres se cachent sous terre. Tel un gardien, un père de famille de 45 ans est assis devant l'entrée de la cave d'un immeuble voisin. Il observe nerveusement la rue s'activer, toise les passants. Derrière lui, 43 marches de béton descendent dans l'obscurité presque complète où jouent deux enfants à la lumière des bougies. « Mounir et Abdel », dit le père. Depuis un mois, ils vivent ici avec leur mère et une tante. Jusque-là, ils se promenaient quotidiennement quelques heures dans la rue. Mais depuis quatre jours, les femmes et les enfants n'ont plus vu la lumière du jour. « Les bombardements n'ont jamais été aussi forts » explique le père. « C'est trop dangereux, là haut », ajoute Abdel, six ans. Les deux enfants sont blêmes. Leurs

cheveux sont ébouriffés. Les bras le long du corps, immobiles et raides, ils regardent les visiteurs de leurs yeux écarquillés. Nous repartons.

La maison familiale se trouve en face de la boulangerie. Lorsqu'une déflagration a fait voler en éclats les fenêtres, ils ont décidé de gagner le sous-sol. « Avant, j'avais un atelier de couture dans cette cave » explique l'homme, propriétaire d'une fabrique. Il avait 15 employés avant la guerre. « On s'en sort » affirme-t-il. « Les femmes font le ménage et la cuisine, les enfants jouent. » Mais la situation lui pèse. « Laisse donc les enfants prendre un peu l'air », lui conseillent les voisins. Au mur sont accrochées une dizaine de cages où des canaris jouent avec des petits miroirs. Ils les ont descendus du balcon de l'appartement pour que les oiseaux ne soient pas tués par les déflagrations. L'homme tient une bougie en main. Nerveusement, il gratte la cire avec ses ongles. « Nous avons veillé toute la nuit », dit-il. « Ces tirs rendent fou. » Du marché, il a rapporté deux sachets remplis de bougies. Il lui a fallu une heure. Le téléviseur inerte trône dans l'obscurité. « Il y a quelques jours, nous avions au moins encore de la lumière » rappelle-t-il. Le père de famille en est sûr, si une bombe touche l'immeuble et que tout s'effondre sur eux, les voisins les sortiront des décombres, car « ils savent que nous sommes là ».

Le front passe par les quartiers voisins, traversant une mer de façades. Telle un croissant de lune, la zone contrôlée par les rebelles embrasse la vieille ville et sa citadelle antique. Les combattants de l'ASL ont conquis la plupart des quartiers sunnites. Au nord d'Alep, les territoires kurdes observent encore la neutralité. Leur unité de défense populaire s'en prend aussi bien aux troupes gouvernementales qu'aux rebelles qui entrent dans leurs quartiers. On se bat à la limite des quartiers chrétiens. Les habitants ont formé des milices pour se protéger des attaques de l'ALS. Ils craignent les massacres. Par le passé, les chrétiens étaient de fidèles alliés du régime. Les troupes d'Assad se sont majoritairement installées dans les quartiers aisés de l'ouest d'Alep, dans les académies militaires et le grand stade, devenu entretemps un dépôt de blindés. Avec une offensive généralisée impliquant plus de 30 000 hommes, les généraux tentent de reconquérir les territoires perdus. Malgré une puissance de tir supérieure, c'est à peine s'ils progressent. Pour l'heure, ils ont pu reprendre deux ou trois rues à l'ALS. Quant à l'ALS, elle ne parvient pas non plus à bouter définitivement les forces régulières hors de la ville. Les rebelles estiment disposer de près de 9 000 combattants. Les tireurs d'élite visent d'autres tireurs d'élite. Parfois, l'ALS assiège des soldats loyalistes retranchés et l'instant qui suit, ce sont les rebelles qui se retrouvent assiégés.

Dans la cave d'une villa, le commandant du conseil militaire de l'ALS coordonne les opérations des rebelles. Sur ses épaulettes, deux étoiles d'or et un aigle. On a rarement vu chef militaire plus nerveux, mais aussi plus courageux que le général de brigade Abdel Djabbar al-Kaidi. Cet ancien de l'armée régulière a fait défection il y a quelques mois. Depuis, avec son petit état-major de guerriers, il est continuellement en fuite, passant d'une maison à l'autre. La veille, un avion de combat avec une arme embarquée a attaqué son véhicule. Le chauffeur a été gravement blessé mais le général a pu se cacher dans les buissons bordant la rue.

« Nous opérons sur deux fronts stratégiques », explique-t-il penché sur la carte d'Alep. Ses hommes essaient de défendre les positions gagnées tout en poursuivant leur offensive. De son stylo, il désigne les quartiers contrôlés par l'ALS. Mais le plus souvent, les munitions viennent à manquer. « Personne ne veut vraiment nous aider. Les pays étrangers se contentent de paroles. Presque toutes nos armes sont le fruit du pillage. » Récemment, ils ont acheté 15 missiles anti-aériens Stinger au marché noir. Du matériel volé par la mafia dans les arsenaux américains en Irak. Mais il leur

manquait les codes pour activer l'électronique des missiles. Une équipe de la CIA s'est infiltrée à Alep. D'autres services secrets sont aussi présents. « Mais ils posent juste des questions » explique le commandant avec acrimonie, « ils ne veulent que des noms et des listes d'armes. Ils demandent, ils demandent, mais ne donnent rien. »

Le soir, la rumeur se propage de toutes parts. Mohammed aussi est au courant : un commando de tireurs d'élite d'Assad serait de passage dans le quartier. « Plusieurs personnes me l'ont dit », précise Mohammed. Des familles quittent la rue, elles emportent le strict minimum. Tout près d'ici, un marchand de raisins a été abattu d'une balle dans la nuque. La nuit, la maison qui se trouve à notre gauche est touchée par un tir. Tir aveugle ou bien ciblé ? Personne ne saurait dire. Et pourtant, à trois heures du matin, les gens font à nouveau la queue devant la boulangerie. Avec les premières lueurs de l'aube, les hélicoptères reprennent les tirs. Plusieurs centaines de personnes font maintenant la queue en attente de pain.

J'hésite à me rendre à la boulangerie, parmi les femmes et les enfants. Je n'ose pas. Ce n'est pourtant qu'à 200 mètres.

La ville est condamnée à l'autodestruction. Le monde l'a abandonnée. Pendant qu'on meurt à Alep, la communauté internationale discute d'une zone d'exclusion aérienne. La Russie et la Chine votent contre. A l'Ouest, impossible de former une majorité. Le ministère allemand des Affaires étrangères s'y oppose aussi. On préfère aider les réfugiés en Turquie et en Jordanie. Les Etats-Unis envisageraient seulement d'intervenir, si le régime d'Assad en venait à utiliser des armes chimiques. La France se démène pour mobiliser ses alliés, mais ce n'est pas suffisant. Dans les rues d'Alep, c'est le statu quo. Ni les forces loyalistes ni les rebelles ne parviendront à arracher une décision ces prochaines semaines. La plupart des habitants estiment que la ville est perdue. Le feu destructeur brûlera, jusqu'à ce que les flammes s'étouffent d'elles-mêmes.

L'ascenseur de l'hôpital fonctionne encore. C'est à peu près tout. Le bâtiment est le plus visé par les tirs de toute la ville. Ses huit étages s'élèvent entre les maisons du quartier. « Ces 20 derniers jours, nous avons été touchés 10 fois », explique un jeune médecin avec une blouse maculée de sang. Par crainte, il ne dira pas son nom. Epuisé par le manque de sommeil, on dirait qu'il est en transe. Il regarde autour de lui, mais c'est comme s'il ne voyait pas les choses. Au sixième étage, un missile tiré par un avion a emporté le mur extérieur du service de réanimation. Le bruit de la rue emplit les lieux. Au cinquième, le service gynécologique est détruit. Au quatrième, la natalité, avec ses incubateurs en verre face à des murs ouverts. Au troisième, les salles de repos. « Nous ne gardons pas les patients pour la nuit, ce serait trop dangereux », explique le médecin. La cave est le refuge des six médecins et 20 soignants. Un endroit à moitié sûr, d'après eux. Du moment que la bombe ne dépasse pas les 300 kilos. Car dans ce cas, la cave s'effondrerait.

Le revêtement de l'ambulance est recouvert d'un motif formé par des cadavres de mouches. Le sang séché les attire. Les blessés arrivent au rythme des bombes qui tombent, ils sont entre 70 et 80 par jour. « 80 % sont des civils » explique le médecin. Jusque-là, il avait passé un après-midi plutôt calme, avec seulement trois victimes de tireurs embusqués. Il a pu en sauver deux, le troisième est mort. « Nous n'avons pas besoin de médicaments », dit-il, « nous en avons assez. Ce qu'il nous faut, c'est du personnel. » La plupart des médecins jadis installés dans le quartier ont fui.

Dans la rue de Mohammed, l'attitude envers les combattants installés dans l'école commence à changer. « Il n'y a pas que nous qui sommes sous leur protection », s'exclame le coiffeur, « eux aussi sont sous notre protection ! » Des voisins qui

faisaient la queue le matin à la boulangerie ont vu les rebelles emmener un groupe de prisonniers dans l'école. « Ce sont des membres du clan Al-Berri », explique le coiffeur. Il s'agit d'une des bandes mafieuses les plus tristement célèbres de la ville, un pilier du pouvoir syrien. Sur le papier, ils exploitent une société de transports, mais ils vivent en fait d'extorsions, du trafic de drogue et de meurtres commandités par le régime. Récemment, huit de leurs chefs ont été exécutés par l'ALS dans l'école du quartier voisin. « Les Al-Berri vont venir pour libérer les prisonniers », se désole Mohammed. « Mais tous les Al-Berri ne sont pas mauvais », rétorque le coiffeur. « Le problème, c'est que si tu portes le nom qu'il ne faut pas, tu es perdu auprès des rebelles ! » Trois autres familles vident leur appartement aujourd'hui, elles entassent leurs affaires dans des camionnettes, installent leurs enfants, puis s'en vont.

A l'école, le commandant est très détendu. Il prétend ne rien savoir de l'agitation qui secoue le quartier. D'après lui, les prisonniers sont bien traités, conformément à la Convention de Genève. Ils conduisaient deux camions dans une rue disputée par les différentes factions. « Seuls des combattants ou des idiots empruntent cette rue. » Les rebelles les interrogeront et décideront ensuite. Les huit hommes sont accroupis dans une salle de classe, ils sont nerveux mais ne sont pas encore blessés. De plus en plus, les unités de l'ALS sont accusées de violences et de tortures. « Nous faisons des erreurs », admet le commandant dans son bureau, « mais nous rectifions ensuite le tir ». C'est là qu'un combattant ouvre soudain la porte du bureau. « Ils tentent une percée ! » Les troupes d'Assad forcent le front de l'aéroport avec des blindés et des hélicoptères. Les rebelles ont besoin de renforts. L'homme s'empare du dernier bazooka posé sur le fauteuil.

Le soir, la dernière tentative pour rétablir l'électricité échoue lamentablement. Le cousin de Mohammed a essayé de bricoler un distributeur, ce qui a produit un court-circuit en chaîne. Cinq autres distributeurs ont sauté. Les rebelles de l'école sont en colère. A présent, ils n'ont plus de courant. « Pourquoi ne vous laissez-vous pas faire ? » houspillent-ils les habitants de la rue. Tout le monde s'insulte, le cousin de Mohammed sort un couteau, les rebelles tirent en l'air, l'un deux le fait tomber à terre avec la crosse de son fusil. Pendant une demi-heure, le brouhaha emplit la rue. Jusqu'à ce que les cris disparaissent, couverts par les rafales de tirs des hélicoptères.

Cette nuit-là, un immeuble est touché. Trois femmes et un enfant trouvent la mort.

Assis sur le trottoir devant sa maison, Mohammed le chauffeur de taxi se demande si Assad va bientôt regagner du terrain. Quant à la suite... Fera-t-il tuer tous ceux qui ont coopéré avec l'ALS ? Il y a encore beaucoup d'informateurs dans la rue, de simples voisins qui pourraient le dénoncer, plus tard, afin de tirer quelque avantage. Il n'y a pas que les bombes qui l'empêchent de dormir la nuit.

Le miracle a lieu le lendemain, en début de soirée, entre deux attaques d'hélicoptères. Les voisins ont collecté de l'argent pour soudoyer un technicien de la centrale. Soudain, la lumière est de retour, d'abord dans un seul magasin. Elle vacille, disparaît, puis revient. Et là, c'est toute la rue qui s'illumine. Les enfants et les hommes courent dehors, les femmes regardent depuis leurs balcons. Les habitants s'embrassent, poussent des cris de joie, sautent et battent des mains.

La rue retentit de leurs rires.